

KINO

Tabulose Weihnachten

Politisch inkorrekt und derb: Billy Bob Thornton spielt "Bad Santa" in Terry Zwigoffs platter Satire, die das Fest der Liebe verspottet und doch im amerikanischen Kitsch versinkt.

Stille Nacht, heilige Nacht: Der Weihnachtsmann torkelt aus einer Bar und kotzt in den weißen Schnee. Willie (Billy Bob Thornton) ist ein komplett verdorbener Santa Claus. Er säuft, flucht, hurt und er hasst Kinder.

Hager, ungepflegt und mit verrutschtem Bart verdingt er sich in Terry Zwigoffs Satire "Bad Santa" in Amerikas Kaufhäusern. Um das kommerzielle Festtags-Theater ertragen zu können, legt Willie ein aggressives Sozialverhalten an den Tag. Er betrinkt sich bis zur Besinnungslosigkeit und pinkelt sich voll. Kinder, die es trotzdem wagen ihm zu nahe zu kommen, stößt er ruppig von seinem Schoß. Und Frauen entführt er mitunter in eine Umkleidekabine für Übergrößen.

Dass er alle Jahre wieder als Weihnachtsmann antritt, hat nur einen Grund: Willie und sein kleinwüchsiger Kumpane Marcus (Tony Cox), der den Elfen spielt, wollen am Heiligen Abend den Kaufhaus-Tresor knacken.

Terry Zwigoff protokolliert hier jedoch viel zu langatmig ihr tabuloses Benehmen inmitten weihnachtlicher Klischees in einem Vorort im Wüstenstaat Arizona. Was bleibt ist lediglich trostlose Ruhe und mürrische Geschmacklosigkeit, in die Zwi-

goff wenig gute, skurrile, dafür umso mehr fiese, platte Gags als Abgesang auf Konsum und Moral einstreut.

Es kommt wie es kommen muss: Willies Alkoholprobleme geraten außer Kontrolle und die Ganoven fliegen auf. Der schwarze Kaufhausdetektiv (Bernie Mac) ist selbst korrupt und fordert daher einen Anteil an der Beute.

Es ist gerade der vor kurzem verstorbene John Ritter, der in seiner letzten Rolle als puritanischer, verklemmter Geschäftsführer zu überzeugen weiß: Ihm behagen weder die rüde Ausdrucksweise des Weihnachtsmanns noch seine sexuellen Abenteuer während der Arbeitszeit. Darauf bedacht stets politisch korrekt zu handeln, kann

er das unmoralische Weihnachts-Duo jedoch nicht entlassen. "Was", sagt Willie zum Kaufhausdirektor, "sie wollen mich und meinen kleinen schwarzen Partner feuern? Einen afroamerikanischen Zwerg? Dann wird ihr Gesicht überall in der Presse zu sehen sein."

Während im Hintergrund weihnachtliche Evergreens dudeln, setzt Zwigoff allzu oft auf lange Einstellungen und Dialoge. Visuelle Raffinessen wie etwa Joel und Ethan Coen, die hier als Produzenten tätig waren, entwickelt er nicht. "Bad Santa" ist eine gewöhnliche Weihnachtssatire mit Mär-

chenelementen. So tauchen hier Figuren auf, die den verkommenen Weihnachtsmann läutern sollen. Der dicke, achtjährige Thurman (Brett Kelly), schließt ihn bereits im Kaufhaus in sein Herz. "Dein Bart ist nicht echt", sagt er ihm, als er auf Santas Schoss sitzt. Willie: "Weil mir die Haare ausgefallen sind." – "Warum?" – "Weil ich mit einer Frau geschlafen habe, die nicht sauber war." – "Mit Frau Weihnachtsmann?" – "Nein, mit ihrer Schwester."

Regisseur Zwigoff macht Willie hier zu einem Nachkommen des grantigen Geizhalses Ebenezer Scrooge aus Dickens "Weihnachtsgeschichte". Er nennt den Jungen "Wackelpudding" und plündert seinen Adventskalender. Billy Bob Thorntons verkaterter Lakonik und Griesgrämigkeit steht dabei in gelungenem Kontrast zur kindlichen Einfalt des Jungen. Um nicht in die Hände der Polizei zu fallen, quartiert der falsche Weihnachtsmann nämlich sich und bald auch Sue, seine jüdische Kneipen-Bekannntschaft mit Santa-Claus-Fetisch (Lauren Graham), bei dem vorübergehend verwaisten Buben und seiner senilen Oma ein. Wie zu erwarten, kommt Willie dort die Erleuchtung. Er mag ein schlechter Weihnachtsmann sein, aber ein böser Kerl ist er eben doch nicht.

Stephanie Zeiler



Der Nikolaus, das Kind und der Elf: Regisseur Terry Zwigoff ist in "Bad Santa" kaum etwas heilig.

MUSIQUE

David fois deux

Ce sont deux anciens enfants prodiges: le violoniste David Garrett et le pianiste David Lively se retrouvent sur la scène du Grand Théâtre de la Ville de Luxembourg

David Garrett a des airs de pop-star. Sur son site web, l'internaute peut télécharger des photos professionnelles qui montrent le jeune musicien sous son meilleur jour. Les cheveux ébouriffés, l'air pensif, à mi-chemin entre punk et chanteur de boys-band. Dans son guestbook, les messages de jeunes filles cherchant à rencontrer Garrett voisinent avec les invectives de spectatrices n'ayant pas apprécié la tenue du violoniste, qui n'hésite pas à se produire en jean et en baskets.

En plus de son charisme certain, il a du talent. Né en 1980 à Aix-la-Chapelle d'une mère allemande et d'un père américain, Garrett découvre très tôt le violon, grâce à son père et se produit une première fois devant le public à 10 ans avec Gerdt Albrecht et l'Orchestre Philharmonique d'Hambourg. C'est la grande violoniste Ida Haendel qui le prend sous son aile dès 1992 et il devient, quelques années plus tard, étudiant d'Itzhak Perlman. A l'âge de 14 ans seulement, Garrett est le plus jeune soliste à signer un contrat avec la Deutsche Gramophon. Malgré sa carrière-éclair, le jeune homme semble garder

les pieds sur terre, même s'il avoue - toujours sur son site - avoir un petit côté narcissique. Il est définitivement sorti de la tour d'ivoire de l'artiste au répertoire classique lors de la "Night of the Proms" à

Londres où il s'est fait connaître par un large public.

Le 1er décembre, il rencontrera, sur la scène du Grand Théâtre un autre musicien, qui a très tôt fait ses premiers pas sur scène. A 14 ans, David



Il a l'oreille musicale et le sens de la mise en scène: le jeune violoniste David Garrett.

Lively se produit avec l'orchestre symphonique de St. Louis. Le pianiste américain quitte ensuite les Etats-Unis pour s'installer en France. Il a été un des rares élèves de Claudio Arrau. Lauréat du Concours Marguerite Long et du Concours Reine Elisabeth, Lively poursuit sa carrière avant tout en dehors du nouveau monde. Fasciné par le vieux continent, il part régulièrement en tournées européennes avec les plus prestigieux orchestres et chefs de l'Europe. Tout en marquant une nette préférence pour les œuvres romantiques, le répertoire de Lively va cependant de la Renaissance en passant par le Baroque jusqu'aux œuvres modernes, notamment de Carter et de Berio. Cet Américain émigré est devenu un ambassadeur brillant pour la musique de son pays natal. Il a le grand mérite d'avoir fait intégrer dans les répertoires des nos grandes salles de concert les œuvres d'Elliott Carter et d'Aaron Copland. Virtuose apprécié par les orchestres de musique de chambre, il joue régulièrement avec le "Quatuor Melos" et le "Quatuor Borodin". Dans sa fonction de directeur artistique du Festival de Saint-Lizier dans les Pyrénées, il y collabore régulièrement avec Elly Ameling, Martha Argerich, Eugene Istomin, Ruggiero Ricci et Paul Badura-Skoda. Lors de ce festival, sa passion l'amène à promouvoir de jeunes talents, surtout au niveau

de la musique de chambre. Pédagogue aussi remarquable que virtuose à la technique pianistique exceptionnelle, il est professeur au Conservatoire de Paris.

Le récital de Garrett et Lively pourrait bien constituer un des moments culminants de notre saison de musique classique. Ils présenteront un programme de toutes les époques, du baroque au moderne, de W.A. Mozart (1756-1791) à Fritz Kreisler (1875-1962). Quant on sait que les deux David sont des véritables Goliath de leurs instruments respectifs, la soirée s'annonce inoubliable.

Paul Moes

David Garrett et David Lively: œuvres de Mozart, van Beethoven, Kreisler, de Sarasate, Wieniawski, Brahms et Bazzini, le mercredi 1er décembre à 20h au Grand Théâtre de la Ville de Luxembourg